



Barry Ancelet : une vision réaliste du parler acadien

Germaine Comeau

Au cours de l'été nous avons eu l'occasion de rencontrer de nouveau un bon ami de la Louisiane que nous connaissons déjà depuis quelques années. Certains de nos lecteurs l'auront peut-être rencontré dans le cadre de cours ou d'ateliers offerts par l'Université Sainte-Anne. Peut-être l'auriez-vous aussi entendu à CIFA puisqu'il a déjà enregistré des émissions sur la culture cadjin de la Louisiane. Et si vous êtes vraiment privilégiés, vous aurez eu la chance de goûter à son délicieux gumbo!

Barry a maintenant l'habitude de venir dans l'Acadie du nord tous les étés puisqu'il s'est acheté un terrain à côté d'un lac pour y construire un chalet. L'été dernier, on lui avait demandé de faire deux présentations dans le cadre des conférences académiques du CMA2004 qui avaient comme thème « Vision

20/20 ». Une de ses présentations portait sur le tourisme culturel et l'autre sur l'identité linguistique.

Professeur à l'Université de Lafayette, Barry a accepté de nous passer le texte de ses deux conférences et nous les avons trouvées excessivement intéressantes et pertinentes. Il s'est dit « honoré de voir son travail publié dans notre bulletin de nouvelles ». Nous avons donc choisi de publier celui qui traite de la langue. Sa présentation sera publiée en trois tranches dans cette édition et les deux prochains numéros d'Entre Nous.

Le premier de ces articles, qui suit, traite de la variabilité dans les différents parlers français et des différentes manières d'envisager la variabilité. Le deuxième article traitera de la place d'un français

local dans l'enseignement de la langue en Louisiane et chez nous. Vous verrez qu'il y a énormément de similitudes! Et le troisième traitera spécifiquement du cas de la Nouvelle-Écosse en donnant des exemples concrets de différentes manières de représenter le parler par l'écrit.

Bref, Barry Ancelet explique de manière très claire plusieurs concepts que des linguistes discutent depuis des années. Sa série d'articles servira sans aucun doute à préciser le débat, et nous espérons, à inspirer des projets qui pourraient être fort utiles dans la salle de classe. J'espère que vous aurez autant de plaisir que nous à lire le travail de Barry et nous lui redisons encore une fois notre vive reconnaissance d'avoir accepté de le partager avec nous.



Valoriser la variabilité pour préserver une identité linguistique

Barry Jean Ancelet

Nous voilà encore rassemblés pour un autre Congrès Mondial Acadien, cette fois-ci à la Baie Sainte-Marie en Nouvelle-Écosse dans le berceau de l'Acadie. Nous ne sommes bien sûr pas exactement dans le berceau de l'Acadie, puisque le bébé a été enlevé des vrais berceaux – Grand-Pré, Port-Royal, Beaubassin, etc. – comme on le sait bien, mais vous comprenez ce que je veux dire. Il y a une infinité d'activités pour découvrir et célébrer nos liens par la famille, par la culture, par la langue, entre autres. Beaucoup se trouvent préoccupés par des réunions de famille à travers la région. Le but de la déportation qui a commencé en 1755 était d'éliminer l'Acadie pour qu'il n'y ait plus un



Barry Ancelet



peuple qui se considère Acadien. Et ça aurait dû marcher; c'était pas mal efficace. Mais l'ironie est que cet effort a fini par multiplier et répandre l'Acadie. Il y en a astéur plusieurs (qui se réunissent ici) et dans toutes les Acadies, il y a encore des gens qui se considèrent Acadiens. Vous en êtes la preuve. Si seulement Charles Lawrence et le Colonel Moncton pouvaient voir le résultat de leurs efforts!

Nous sommes donc rassemblés ici pour célébrer notre appartenance malgré une séparation de plusieurs siècles. Les origines de cette force identitaire se trouvent dans notre expérience coloniale qui ne s'est pas développée comme dans d'autres colonies, importée et imposée de l'extérieur. Pour des raisons historiques, politiques et économiques, l'Acadie a été développé par des gens « ordinaires » (ce qu'on aurait appelé en France des paysans) qui ont pu déterminer en grande partie leur communauté eux-mêmes, influencés plus par le nouvel environnement et surtout par de nouveaux voisins, les Mi'kmaq, que par un gouvernement lointain et un peu négligeant. Les gens qui sont devenus les Acadiens au 17^e siècle étaient les premiers colons européens en Amérique du Nord à s'identifier par un nom qui venait de ce continent. Nous avons compris et internalisé la liberté de la frontière coloniale. Comme ma collègue Mathé Allain a déjà dit, nous faisons partie d'une autre espèce, *homo americanus*.

Pour tous les Acadiens de la dispersion, il est toujours et encore question d'identité. On se reconnaît par des traits communs, mais on reconnaît aussi qu'on n'est plus exactement les mêmes, influencés par les différents contextes où nous avons été emmenés. (Il y a quand même une différence entre une rapure et un gombo.) Il devient très intéressant d'explorer ce qui semble avoir été préservé d'un passé commun, aussi bien que ce qui aurait changé à travers les siècles de séparation. Nous sommes un peu comme des bessons séparés



à un jeune âge et rassemblés plus tard dans la vie. Ça nous donne l'occasion exceptionnelle d'explorer la différence entre le DNA culturel, social et linguistique de notre héritage et les effets de nos environnements profondément différents. Tout laisse des traces.

Une base très forte et importante de cette comparaison est la langue que nous parlons. Pour des raisons historiques, le français parlé par les gens qui sont devenus les Acadiens, essentiellement à partir des années 1630 et 1640, est différent du français telle qu'il a fini par se développer en France, surtout après 1650 quand les effets de la nouvelle Académie Française se faisaient sentir. Pour une chose, une majorité de ces gens venait d'une région très spécifique en France, dans le nord du Poitou dans les alentours de Loudun et Lachaussée, et vers l'ouest dans les alentours de la Saintonge. À travers de la Renaissance et même un peu après, surtout dans les provinces, jusqu'au début de la standardisation et la centralisation de la langue par la cour et par les auteurs de l'époque qu'on allait appeler classique, il y avait une variabilité linguistique qui comprenait très largement ce qu'on appelait le français. Et cette variabilité n'était pas seulement au niveau de l'oral; il y avait des dialectes écrits. Même à l'intérieur de l'œuvre de l'auteur qui a défini cette époque, François Rabelais, on trouve une variabilité importante, produit naturel de l'effort d'écrire ce qu'on disait avant le développement des règles systématiques pour le faire. (On trouve un peu la même

chose vers la même époque dans l'œuvre de William Shakespeare et ses contemporains en anglais pour les mêmes raisons.) Certains, notamment Antonine Maillet, ont signalé et étudié l'influence de Rabelais et son temps sur le fait acadien. Les règles qui ont évolué plus tard étaient, peut-être nécessairement, proscriptives. Quand il y avait plus d'une façon de rendre un phénomène en écrit, il fallait choisir, et ceux qui faisaient les choix se basaient évidemment sur leurs propres notions de ce qui était correct, c'est-à-dire sur leur propre style de parler et d'écrire, ce qui est tout à fait normal dans un sens, mais ce qui a aussi mené à l'élimination de la richesse de variabilité dans le français.

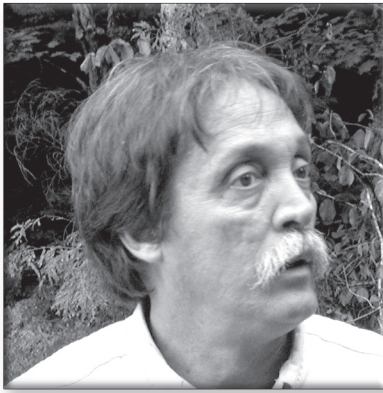
Plusieurs siècles plus tard, on a fini avec des expressions comme « Cela ne se dit pas » ou bien « Ce n'est pas du français » pour exclure une stratégie d'expression qui ne se conforme pas au français référentiel. La première n'est pas exactement correcte, bien sûr. On l'entend quand quelqu'un vient justement de dire quelque chose qui ne se dit pas. Ce qu'elle veut exprimer, en fait, est « Cela ne doit pas se dire, d'après les règles que nous avons adoptées. » La deuxième expression me mène à ouvrir une discussion ici afin de considérer justement ce qui constitue le français, à savoir spécifiquement si différer d'une norme exclusive enlève l'appartenance à ce qui s'appelle le français, ou bien si on pourrait trouver une façon de restaurer une ancienne variabilité dans une notion beaucoup plus large et moins proscriptive du français. Je me pose cette question non pas par simple intérêt linguistique ou historique, mais pour des raisons d'identité parce qu'*on est ce qu'on parle. Et on se distingue par nos différences. Si ça se perd, il y a une partie importante et fort intéressante de notre identité qui s'en va avec.*

Cette question, qui pourrait aussi se poser partout dans ce qui s'appelle de nos jours la francophonie (Québec, Maghreb, Afrique noire,



Antilles, Louisiane...), est surtout important pour les Acadiens pour deux raisons. D'une part, c'est ce qu'on appelle librement le français qui continue à nous lier en tant que peuple. Même si nous arrivons à trouver des excuses pour ceux qui ne peuvent plus s'exprimer dans la langue de nos ancêtres, le français continue à s'imposer comme indicateur d'identité. Ceci n'est pas négligeable; il ne s'agit pas simplement d'une langue, mais aussi d'une façon de voir les choses, de concevoir le monde, notre monde. On parle, on considère, on chante, on crie, on rêve, on pense dans une langue. Ça nous fait rire et pleurer. Ça exprime nos amours et nos haines, nos succès et nos frustrations, nos peurs et nos espoirs. Et quand un élément aussi fondamental de la conception culturelle, sociale et historique d'un peuple change, quelque chose de fondamental change nécessairement dans le peuple aussi, veut veut pas. Oh, bien sûr, tout n'est pas perdu, mais il faut pas se faire des illusions, tout n'est pas préservé non plus.

D'autre part, parmi ceux qui parlent encore ce qu'on appelle librement le français, il y a des différences importantes, de style, de vocabulaire, de grammaire, etc., qui sont dûes autant aux différents contextes historiques et culturels qui nous ont influencés qu'aux différentes expériences que nous avons créées pour nous mêmes, à l'intérieur de et quelques fois malgré ces contextes. Les Acadiens qui se sont trouvés en Louisiane ont été influencés par les Créoles français et les Créoles africains, aussi bien que par les Espagnols, les Anglo-Américains et d'autres tribus d'Amérindiens. Ceux qui sont allés au Québec ont été influencés par leurs voisins dans la Belle Province. Et ceux qui se sont trouvés et retrouvés au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Écosse ont été influencés par d'autres voisins selon la région. Il y en a qui ont réussi à préserver leur spécificité linguistique plus ou moins bien malgré une carrière de quarante ans aux États. Il y en a le long de la Rivière Saint-Jean dans le Maine qui

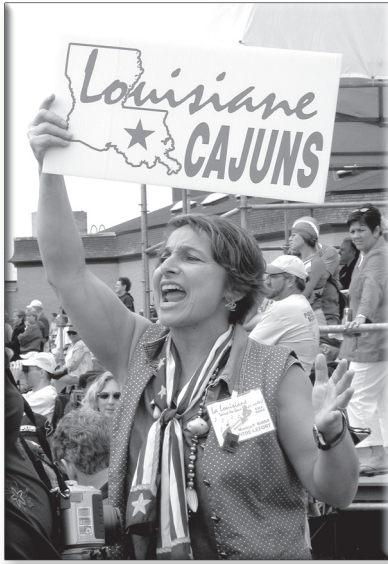


s'efforcent de préserver leur parler près du Québec et parmi les plus ardents Yankees américains. Et nous avons tous été influencés par des systèmes d'éducation qui essaient de régulariser et de standardiser notre parler. Dans certains cas, comme en Louisiane, on a essayé très fort de le remplacer avec l'anglais selon la devise du Président Theodore Roosevelt: « *There is room for but one language in this country, and that is the English language, for we must assure that the crucible turns out Americans and not some random dwellers in a polyglot boarding house.* » Si nous avons préservé une façon distinctive de nous exprimer dans nos Acadies respectives, c'est en dépit des efforts de nous l'effacer (et souvent aussi autant par ignorance et isolement, il faut l'admettre).

Et pourtant, c'est pendant des réunions comme celle-ci que nous sommes portés à célébrer les éléments de notre spécificité acadienne. Nous cherchons les preuves d'une identité commune et nous en trouvons dans notre langue, la même langue qu'on essaie le reste du temps d'éliminer ou d'améliorer, de corriger. D'un côté, les linguistes nous disent que notre parler représente un trésor, un drapeau linguistique, une généalogie orale. De l'autre, des enseignants peuvent traiter notre parler comme un problème pédagogique, une erreur à corriger, avec toutes les meilleures intentions du monde, pour nous ouvrir sur le monde francophone, pour pas qu'on rie de notre accent, de notre vocabulaire, de notre grammaire.

Si j'ai pris la parole aujourd'hui, c'est surtout pour proposer que cette schizophrénie linguistique n'est pas nécessaire, qu'elle est basée sur une fausse dichotomie. Il y a une façon de valoriser nos différences tout en les intégrant dans une stratégie d'enseignement qui s'ouvre en même temps sur le français référentiel. Cette question n'a pas besoin de polariser les gens en campements académiques et populaires. Les positions n'ont pas besoin d'être mutuellement exclusives. Nous avons été assez séparés par des forces extérieures; nous ne devrions pas nous séparer nous-mêmes de l'intérieur. Il n'est pas question de l'un ou l'autre; on peut avoir l'un et l'autre. Mais ceci demande un changement essentiel dans la philosophie, surtout de l'éducation. Et les changements doivent venir des deux côtés. Le système d'éducation aurait besoin de s'ouvrir pour pouvoir considérer la possibilité et la valeur du français local et la richesse de la variabilité. Ceci n'est pas facile, puisque l'éducation, surtout des langues, est généralement conçue pour réduire et éliminer les différences dans un effort de mener vers l'universel. Mais l'univers est composé d'un infinité de localités. Il faudrait apprendre non seulement à les tolérer, mais à les encourager et à les célébrer. En même temps, nos différentes communautés auraient besoin de considérer l'importance de la communication. Il est trop facile de perdre ce débat par une exclusivité basée dans chaque minutieuse différence communautaire. Le système d'éducation ne peut pas fournir des centaines de français. Mais il pourrait soutenir l'intégration des variantes dans un seul système qui valorise et le local et l'universel par ces centaines de français. Il ne s'agit pas de soit choisir pour l'avenir soit de rester pris dans un passé folklorique. On peut et on devrait glisser entre les cornes du dilemme. Il ne s'agit pas de fermer des portes, mais d'utiliser les ressources locales pour précisément les ouvrir, idéalement sans s'écraser les doigts.





Le cas de la Louisiane

Nous avons tenté l'expérience en Louisiane, de nécessité, en réaction à un système d'éducation qui nous écrasait précisément les doigts. Seul le français référentiel, dit international, était ciblé dans les classes du programme du CODOFIL pendant les années 1970 quand nous avons finalement réussi à rétablir un programme pour enseigner le français dans les écoles (les mêmes écoles qui avaient tout fait pour éliminer le français au début du 20^e siècle). Les enfants apprenaient le premier jour par exemple « Comment allez-vous? » une expression qui n'existe guère dans le parler louisianais. (D'abord, notre héritage égalitaire nous amène à n'utiliser que très rarement le *vous*; en plus, on ne fait pas la liaison du *t* dans cette condition-là.) Ces enfants rentraient chez eux pour essayer ce qu'ils avaient appris dans les classes de français avec les membres de leurs familles et ceux-ci ne comprenaient rien. Non pas parce que le français de la maison était inférieur, mais parce que les enseignants avaient négligé de commencer par la variété vernaculaire et familière pour arriver au français référentiel. Les parents et grands-parents se grattaient la tête en se demandant qu'est-ce que c'était, un « tallez, » et il s'est ensuivi une résistance au « français CODOFIL. » Les

responsables du programme ne voulaient rien entendre de l'idée d'introduire le français cadien dans les salles de classe. Le président du CODOFIL, James Domengeaux, disait toujours qu'on ne pouvait pas considérer l'enseignement du français cadien parce que c'était « seulement une langue orale, une langue sans grammaire. » Il déclarait, « Why should we perpetuate illiteracy in the classroom by teaching Cajun French? It's an oral language. It doesn't have a grammar. It doesn't have a written form. » Nous avons essayé de lui faire comprendre que d'abord toute langue est orale, ensuite que toute langue a forcément une grammaire, qu'elle soit formellement codifiée ou pas, et enfin qu'une langue peut être écrite même si les gens qui la parlent ne peuvent pas l'écrire, mais rien à faire. Sans doute ce refus de faire entrer le parler vernaculaire à l'école s'expliquait par une crainte de voir se développer en Louisiane l'équivalent de la querelle du *joual* qui éclatait à l'époque au Québec. Domengeaux déclarait qu'il voulait réaliser en Louisiane une évolution, et non pas une révolution linguistique. Il refusait d'entrer dans un débat linguistique, se disant non qualifié dans cette matière, mais cela ne l'empêchera pas de refuser une reconsidération de la stratégie pour la restauration du français en Louisiane.

Plusieurs évaluations extérieures ont suggéré que les programmes du CODOFIL avaient peut-être fait autant de mal que de bien en dévalorisant le français vernaculaire en faveur du français référentiel. De jeunes intellectuels cadiens, la plupart des enseignants, ont demandé comment le parachutage de formes étrangères se distinguant substantiellement de l'usage vernaculaire porteur de la culture locale pourrait permettre à celle-ci de se maintenir. Il est peut-être révélateur que le titre original du Conseil pour le développement du français louisianais avait été changé au Conseil pour le développement du français en Louisiane. Mais préserver le français, quel français,

pour faire quoi, parler avec qui? Si c'était pour adopter un français sans racines dans la francité de la région, on aurait pu aussi bien poursuivre cette action au Nébraska. Une langue n'existe pas dans un vide. Elle existe pour exprimer une réalité sociale et culturelle. Autrement dit, il n'y a pas de Tour Eiffel en Louisiane!

On a fini par résister à ce courant et certains ont commencé à développer des méthodes et des ressources pédagogiques pour traiter le français cadien dans le domaine universitaire et scolaire. Se posaient alors les problèmes de la graphie et du choix de la variété du cadien qui devrait être instrumentalisée pour le rendre compatible avec son utilisation dans le domaine de l'éducation. Un enseignant de français du niveau secondaire, James Donald Faulk (Faulk 1977), a proposé une graphie autonome basée sur la phonétique de l'anglais, raisonnant que ses étudiants lisaient déjà cette langue. Son principe – « Tu lis ça en anglais et ça sort en français » (Ancelet 1993:58) – a abouti à une représentation de la langue qui la rendait difficilement lisible aux lecteurs habitués à une orthographe conventionnelle. Par exemple, pour rendre « Il est après arranger son char » (en français référentiel, « Il est en train de réparer sa voiture »), Faulk proposait « Eel a ahpra ahronja son shahr, » ce qu'aucun francophone n'aurait pu déchiffrer. Cette proposition s'est attiré les foudres de Domengeaux et a provoqué une polémique où certains journaux prirent la défense du pauvre instituteur luttant contre l'établissement codofilien.

Néanmoins certains, Shirley Abshire, David Barry, Richard Guidry, Amanda Lafleur, Brenda Mounier, et moi-même, entre autres, étions persuadés qu'il y avait une façon de préserver et la spécificité et la francité du français cadien – ce qui était au cœur de l'effort de Faulk – en écrivant simplement « Il est après arranger son char. » Cela représente parfaitement le vernaculaire tout en utilisant une orthographe française. La communication

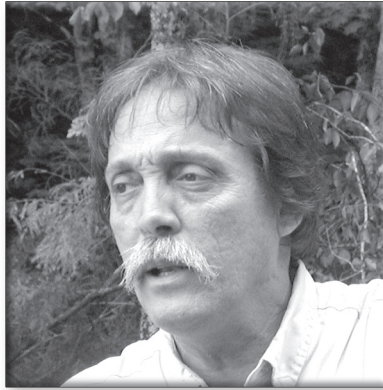


visuelle est encore possible avec quelques négociations. D'autre part, la déviance orthographique était perçue comme nuisible à l'ouverture de la Louisiane vers le monde francophone (Ancelet 1999:4). En revanche, l'utilisation d'une syntaxe reflétant l'oralité était clairement énoncée, par exemple, par l'éditeur de la revue *L'Acadjin* (1999:5): « On va parfois écrire comme on parle, mais on va bien l'écrire. » On était persuadé qu'on pouvait marier un respect du vernaculaire avec une adhésion à l'orthographe du français référentiel :

« On gravite vers l'utilisation d'une norme, d'une orthographe standard. Mais, par exemple, les tournures de phrases, le vocabulaire, toutes sortes de choses comme ça, sont préservées. Il y a des gens qui ont publié, par exemple, des nouvelles, des choses comme ça, des poèmes... Dans leur langage on voit infiltrée, par exemple, l'utilisation de *ne*, mais pas beaucoup. La plupart des écrivains que je vois adapte la façon de parler, par exemple, ils utilisent pas du tout le *ne*, ils utilisent le *pas*, ou *jamais* ou *rien* pour faire la négation. Ils vont faire la contraction de *t'as...* » (Ancelet 1999)

Dans un geste qui rappelle les efforts des peuples autochtones, certains activistes louisianais ont réclamé le droit de déterminer eux-mêmes la graphie de leur propre ethnonyme. Le terme [kadjun] (épellation phonétique) est typiquement écrit *cajun* dans les médias francophones hors de Louisiane et les grands dictionnaires tels que *Le Robert*, mais cette graphie, emprunt à l'anglais *Cajun*, ne respecte ni l'origine du mot français (dérivé du terme *acadien*) ni sa prononciation locale. Une

« académie cadienne » composée d'illustrateurs de la langue ainsi que d'éducateurs et de linguistes, s'est prononcée pour la graphie *cadien/cadienne* (ou alternativement *cadjin/cadjine*) plutôt que *cajun*. Ce geste représente un esprit autodéterministe chez les Cadiens aussi bien qu'une reconnaissance de l'importance de codifier une norme. Voici un extrait du débat :



On ne doit pas changer l'épellation de « dieu » à « djeu » simplement pour refléter la prononciation. Alors, pourquoi changer notre nom pour les mêmes raisons? Il n'est pas du tout nécessaire que l'écriture reflète la prononciation. On ne prononce pas certaines lettres comme « t » et « d » en position finale: « et », « prend »; et remarquez la différence entre le « er » de « mer » et de « calmer »; et entre « fils » (enfant mâle) et « fils » (petites cordes). Et comment prononce-t-on « août »? Considérez aussi que plusieurs millions de Français, de Québécois, d'Acadiens (du nord), de Belges, de Suisses, de Luxembourgeois, d'Africains, d'Antillais, et d'autres réussissent à utiliser à peu près le même système d'orthographe

française pour communiquer visuellement malgré leurs différents accents. Pourquoi devrait-on changer la forme visuelle de notre langue simplement parce que nous avons une prononciation un peu spéciale?

Le fait linguistique qui nous donne la prononciation [cadjin] est exactement le même qui nous donne [djeu] et [djable] ou plutôt [djab]. Si on commence à changer l'orthographe pour refléter toutes les variantes d'accent en Louisiane, nous risquons d'orpheliner le français parlé en Louisiane, de le repousser encore plus loin dans son coin. Nous devons, je crois, chercher plutôt à établir des moyens de communication entre nous et le reste du monde francophone.

Quel intérêt peut-on bien avoir à faire prononcer les Français (ou Belges, ou Québécois...) d'une façon ou d'une autre? Qu'ils parlent comme ils veulent bien. Et que nous parlions comme nous le devons bien. Quand je vois « Cadien » je peux très bien dire [cadjin]. Quand le Francophone d'ailleurs voit « Cadien » je veux qu'il comprenne ce dont il est question, et je ne m'intéresse point à sa prononciation. **C'est la communication effective du concept qui compte.** La langue parlée communique par l'oreille, l'écriture communique par l'œil, par convention établie à travers les années. L'écriture doit communiquer des idées dans l'absence du compositeur. Ne nous déchirons pas de la langue et la tradition et l'histoire françaises en confondant l'épellation « Cadien » et le guide de prononciation [cadjin]. **Ecrivons d'une façon qui portera nos idées plus loin que notre petit monde.**

Dans le prochain numéro d'Entre Nous, Barry traitera de la place d'un français local dans l'enseignement de la langue en Louisiane et chez nous.

Vous verrez qu'il y a énormément de similitudes!





Le CMA est passé : qu'en restera-t-il?

Germaine Comeau



Le groupe 1755 au spectacle d'ouverture à Pointe-de-l'Église

Il y avait quatre ans ou plus que le spectacle se préparait. On nous promettait des activités à n'en plus finir. On prédisait des foules qui rempliraient les maisons, les hôtels et les terrains de camping. On a débordé les magasins d'objets et de souvenirs revêtus des couleurs du drapeau acadien et des noms de familles acadiennes. Au printemps, on a commencé à hisser les drapeaux et les bannières. Chaque jour il y en avait de plus en plus. La vague s'est déferlée jusqu'aux coins les plus insoupçonnés de la province. Les médias de chez nous et d'ailleurs nous ont traité comme un phénomène spécial pendant des jours et des semaines. On s'est agrippé au comptage à rebours... et le 30 juillet est arrivé sous la pompe des attentes.

Dans la région de Clare, où je suis restée pendant toute la durée du CMA, le spectacle d'ouverture a lancé le ton avec un défilé impressionnant d'artistes acadiens de différents coins de l'Acadie. On a passé l'après-midi et la soirée

à écouter la musique tout en déambulant sur les lieux où on pouvait acheter des breuvages et des mets de traiteurs variés, y inclus un traiteur de la Louisiane qui offrait du gumbo, du jambalaya et un étouffé. Un peu de piquant de nos cousins cadjins! Merci! L'arène avait rassemblé bon nombre d'artistes et d'artisans qui vendaient leurs œuvres ou mettaient leurs services en montre. La soirée s'est terminée au Club social de Clare au Petit-Ruisseau sous la belle étoile et sous un immense drapeau acadien qui est devenu un point de mire convoité et l'expression par excellence d'une fierté acadienne renouvelée. Bravo au Club social d'avoir su mettre sur pied une estrade et une tente gigantesque qui ont attiré les grandes familles et les étrangers de partout pour écouter des artistes et des groupes qui ont reflété à merveille l'aboutissement de l'évolution musicale acadienne des dernières années.

Quatre jours de conférences officielles parrainées par le CMA se

sont enchaînées à l'ouverture. Même si on parle de succès au niveau des présentations offertes, plusieurs personnes ont été très déçues du prix exorbitant de l'inscription. On nous dit que les deux CMA précédents offraient des conférences gratuites. Pourquoi ne pas avoir fait la même chose ici? Compte tenu du fait que plusieurs personnes du coin qui auraient été intéressées à écouter certaines des conférences étaient déjà engagées « par-dessus la tête » dans l'organisation bénévole d'autres événements, pourquoi n'aurait-on pas pu entrer, sinon gratuitement, au moins pour 10 \$ la conférence, le prix d'entrée que l'on demandait pour la plupart des spectacles? C'est sans doute ce fait qui explique en grande partie le faible taux de participation aux conférences. On comprend mal que l'on a voulu créer ce volet « élitiste » du CMA, alors que l'âme même du CMA repose depuis ses débuts sur les réunions populaires de familles. Le « savoir » et la réflexion n'auraient-ils pas leur place dans l'âme populaire?

Les manifestations de regroupements qui ont suivi ont, pour la plupart, emprunté le même format : rencontres, musique, tentes, échanges, ventes, souvent en étendant les espaces disponibles à l'extérieur sous le soleil et dans l'omniprésente brume qui caractérisera pour toujours l'été du CMA 2004. Le programme officiel se ventait d'au delà de 2000 activités à la grandeur de la province. Certes il y en avait qui faisaient déjà partie d'activités annuelles, mais on a pu en voir d'autres qui ont vu le jour spécifiquement pour l'occasion, notamment des expositions, des repas publics, des spectacles, du théâtre, des lancements de livres sans oublier la visite des grands voiliers.



L'activité qui a fini par attirer le plus grand nombre de participants fut celle des rencontres de famille à qui l'on a donné le titre approprié de « retrouvailles ». À premier examen, et avant d'en vivre l'expérience, on pouvait imaginer celles-ci simplement comme une version agrandie d'un party de parenté. Mais souvent dans les rencontres de parenté, à peu près tout le monde se connaît au départ. Ce ne fut pas le cas pour les Retrouvailles. Avant d'être inspiré à s'y inscrire, il fallait déjà avoir fait quelques recherches sur ses racines généalogiques et avoir le goût de se déplacer pour célébrer son appartenance à un nom particulier. Bien que chaque famille a organisé un programme d'activités singulier, il y avait toujours la constante d'une recherche généalogique ou d'une conférence sur l'histoire de la famille ou encore d'un lancement de livre portant sur la branche d'une famille acadienne. On aurait dû pouvoir imaginer le contenu émotionnel qu'allait provoquer de telles rencontres, compte tenu de l'attachement puissant à la famille acadienne, un attachement qui peut s'expliquer en partie par les événements de l'histoire que nous avons vécue comme peuple.

Alors voilà qu'à ces rencontres on met à nu les branches de l'arbre qui remonte sans difficulté à l'époque de la Déportation. Soudain l'histoire prend un autre sens. Le nombre de générations issues de la Déportation n'est finalement pas si grand... neuf ou dix. Le mot « Retrouvailles » prend une signification viscérale. Il devient truffé de visages réels qui sont effectivement nos premiers, troisièmes, cinquièmes, sixième... cousins ou cousines. On pointe du doigt le lien sur l'arbre généalogique et la magie se produit. Parfois l'émotion déborde en larmes. C'est très puissant et c'est la raison pour laquelle plusieurs participants sont sortis de leur réunion de famille très joyeux, ébahis de s'être découvert une famille élargie. Je pense que l'essence même des Retrouvailles échappe aux mots.

On pourrait croire que les Retrouvailles auraient créé des esprits de clans mais je ne pense pas que ce fut le cas. Elles ont permis aux familles de se regarder l'une l'autre, sans se juger, de créer une sorte de visage commun pour chaque famille, tout en mesurant les accomplissements et les contributions de leurs membres à notre culture et à notre société acadienne globale d'aujourd'hui. La fierté de famille débordait dans une fierté acadienne générale. Comme toutes les activités du CMA, les rencontres de famille nous ont permis de faire un bilan des 400 années de notre présence en Amérique.

Un dernier mot sur ce qui m'a davantage surprise dans les rencontres de famille. La publicité avait tendance à placer beaucoup d'importance sur les Acadiens et nos cousins cajuns de la Louisiane. Cependant, même si ce fut un réel plaisir d'accueillir les Cadjins chez nous et que nous pouvions facilement les repérer et leur parler dans notre milieu et dans le cadre des célébrations, je me suis rendue compte qu'il y avait une présence nombreuse de cousins des États, de la Nouvelle-Angleterre surtout, qui revenaient au pays de leurs grands-parents. Leurs grands-parents étaient déménagés aux États il y a deux et trois générations seulement. Certains se sont même plains de toute la publicité que recevaient les cousins cadjins tandis qu'eux, pourtant

venus en grand nombre restaient dans l'obscurité.

Tous se posent la question à savoir ce qui restera du CMA 2004. Tout le monde a certes une opinion sur le sujet et il serait intéressant de faire une enquête pour recueillir des réactions. Il est possible, j'imagine, de recueillir des chiffres sur le taux de participation, sur les dépenses et sur les revenus. Mais ce qui importe davantage ce sont les changements d'idées et d'attitudes qui se sont produits chez les individus et dans la conscience collective. J'ose croire qu'il n'y a pas seulement moi qui voit l'été partir avec une fierté acadienne fraîchement renouvelée, un sentiment plus juste et plus clair du chemin que nous avons parcouru au cours de 400 années de présence au nouveau monde et un espoir nuancé de ce que nous réserve l'Acadie de demain. Lorsque nous enlèverons nos drapeaux et nos bannières pour l'hiver, c'est en sachant qu'ils seront fièrement remontés au printemps. Et c'est en espérant que l'expérience acquise pendant la dernière année nous inspirera à planifier des événements, à écrire des livres, à monter des expositions, à composer des chansons et à embellir notre communauté, tout ça pour mieux accueillir chez nous encore une fois la nouvelle parenté qui vient de découvrir pour la première ou de redécouvrir pour la unième fois le vrai berceau de l'Acadie. Merci à tous qui sont venus chez nous!

